

sa jeune sœur qu'il aimait beaucoup, Joseph Pagnon, dont j'ai publié les *Lettres*, avait écrit d'une main distraite, comme si elle eût suivi malgré elle sa pensée, « mon petit chou », bien que la lettre portât cet en-tête plus grave : « Ma sœur. »

Le Berry dit comme nous. A Genève, on a fait de *chou* le diminutif *chougnnet*, *chougnette*.

Que de fois n'ai-je pas entendu des benonis s'exclamer sur l'absurdité de cet emploi de *chou*. Un chou n'est pas chose si aimable, dit-on ! Voire que, chez nous, les ménagères soigneuses, lorsque l'on fait cuire des choux, ont toujours l'attention de jeter l'eau, non sur ou sous l'évier (selon qu'il y a ou qu'il n'y a pas de conche), mais, parlant par respect, dans les communs, vu la grande infection et puanteur. Encore y a-t-il des communs délicats qui se plaignent. — D'autres (pas des communs, des gens) qui se croient fins davantage, voient dans « mon petit chou » l'idée d'un chou à la crème, ce qui serait bien puéril, on le confessera.

Nous ne sommes pas encore si gnougnés. Il ne s'agit ici ni de légumes ni de pâtisseries, mais du radical de notre verbe lyonnais *chouer*, caresser, flatter : « C'est le mari de la Nanon qu'est bien choué ! un vrai coq sans pattes ! »

C'est le vieux français *chuer*, flatter, caresser, blandir, que Montaigne emploie par extension sous la forme *chouer*, pour tromper par des flatteries, tromper en général. *Chuer*, *chouer* est devenu *chouyer*, puis enfin *choyer* dans la langue moderne.

Le mot lyonnais n'est donc pas une corruption de *choyer*, mais, au contraire, la forme primitive du mot français. Le Berry dit comme nous *chouer*, même sens, et l'italien *soiare*, qui est évidemment une forme différente du même mot.

Il est infiniment probable que c'est le verbe *chouer* qui est dérivé de *chou* et non la réciproque, mais ce radical appartient à l'intéressante et nombreuse famille des Pasconnais. Quel est le peuple qui le premier a dit *mon petit chou* à l'objet aimé, nous n'en savons absolument rien. C'est un mot qui n'a laissé aucune trace dans aucune langue, mais nous concluons du verbe *chouer* à son existence, aussi sûrement que Bridoison concluait de l'existence de Figaro à celle de son père.